

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire

Livres en format poche

Numéro 130, été 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/37306ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(2008). Livres en format poche. *Lettres québécoises*, (130), 64–66.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



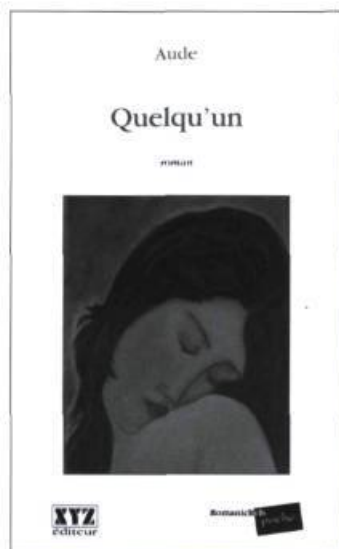
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

AUDE

Quelqu'un

Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels poche », 2008, 128 p., 13 \$.



Magali, une femme condamnée, a choisi de s'éteindre dans le mouiroir d'un hôpital. Tout serait dans l'ordre des choses si la nature suivait son cours, mais la Six, comme on l'appelle, refuse de mourir. Cela dure depuis un an et demi ! C'est à partir de ce canevas qu'Aude a élaboré son roman, qui pose sans détour la question de la mort, mais aussi et surtout qui dit l'importance de la communication entre le mourant et son entourage. Tout à coup, cette femme diagnostiquée incurable s'accroche à la vie alors que tous voudraient qu'elle meure.

Pour ne pas avoir à supporter son regard, tous la fuient. Chacun fait comme si elle n'existait plus. La voici donc immensément seule, prisonnière

du petit souffle de vie qui sourd malgré tout de sa poitrine engorgée de sécrétions. La vie ne lâche pas prise. Lentement, une amitié va se tisser entre Magali et le D^r Jeanne Deblois. Entre ces deux femmes « bloquées » dans leur être, voici que le courant passe enfin et que s'établit une communication qui changera leur vie. Les deux sortiront de leur cocon, l'une pour mieux aborder la vie, l'autre pour la quitter dignement.

Quelqu'un est un roman intense et extrêmement touchant qui laisse entendre que l'écoute est plus importante que la compassion et qu'on peut en tirer le plus grand profit.

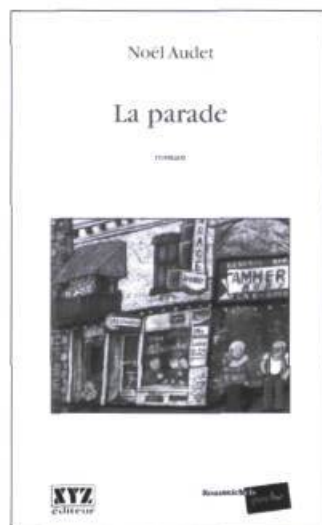
NOËL AUDET

La parade

Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels poche », 2008, 204 p., 15 \$.

– Il leur exposa donc simplement son grand projet [...].
 – Un parking dans les Laurentides?
 – Sans parcomètre pour obstruer l'horizon, c'est ce qui me plaît le plus.
 [...] C'est qu'en dessous de son immense parking, qu'il rêvait même infini, Thibaut ambitionnait de construire le plus grand centre commercial du monde, avec des voies d'accès nombreuses, des tunnels, des échangeurs, pour qu'on puisse dire dans la publicité: «Volez-y sans nous voler!»

La parade, d'abord parue en 1984, n'a rien perdu de sa fraîcheur, ni de son acuité. Elle nous permet de revisiter, dans un esprit de joyeuse dérision, certains événements marquants de l'histoire récente du Québec : les émeutes de la Saint-Jean-Baptiste de 1968, l'expropriation de Mirabel, le référendum de 1980, ainsi que les politiciens qui les ont portés : Rudy Starr Perreault (Pierre Elliott Trudeau), « beau comme une entourloupette », Johnny-la-Gargouille (Jean Chrétien), qui aurait « livré son père aux fauves pour avoir le plaisir de trôner à la droite de Rudy », le maire Magloire (Jean Drapeau), « l'homme à la baignoire olympique », et Néré Paradis dont les partisans mettent quelques années à « concevoir, critiquer, articuler et finalement rédiger » La Question du *référént d'homme* qui permettra de déterminer si la

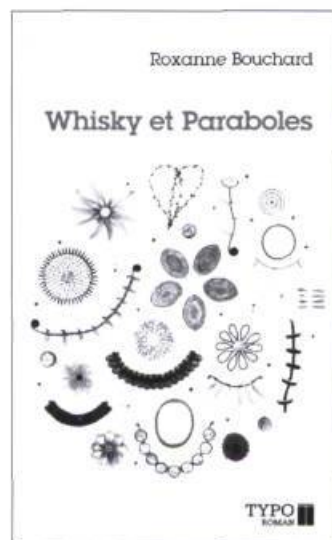


Dans une prose à la fois féroce et jubilatoire, satirique et bouffonne, Noël Audet met en scène des personnages truculents, aux ambitions démesurées, qui semblent sortis tout droit d'une pièce de Jarry. Sous sa plume, notre histoire ressemble à une monumentale farce.

ROXANNE BOUCHARD

Whisky et Paraboles

Montréal, Typo, 2008, 304 p., 14,95 \$.



population est favorable ou non au Grand Parking dont rêvent les membres du CRAPO (toute ressemblance avec le mot *frog* n'est pas fortuite).

Le mot « parade » désigne ici le défilé de la Saint-Jean, mais aussi et surtout l'esbroufe dont font preuve autant certains politiciens de l'époque que des gagne-petit qui rêvent de gloire et d'argent avec un Grand Projet aussi insensé que farfelu, celui de construire, dans les Laurentides, un vaste centre commercial souterrain surmonté d'un Grand Parking. C'est l'aéroport de Baiebelle qui sera finalement construit, comme quoi les politiciens ne sont pas moins déraisonnables que ceux qui les élisent.

« De quel calvaire suis-je donc descendue pour tout vendre d'un coup de tête? Et fuir pendant des jours, des jours et des jours. Vouloir oublier. De fuites en aiguilles. Tellement de brouillards qui dansent. Des lambeaux de souvenirs. Et. »

Une jeune femme quitte tout pour aller s'installer au fond des bois. Elle veut refaire sa vie, recommencer à zéro. Mais les voisins sont là... Entre un gros gras musicien irresponsable qui accumule les lettres d'amour sans les ouvrir, un Amérindien qui lit Gaston Miron et un violoniste relayeur de folklore, elle a du mal à s'affranchir et le bar se transforme en refuge. Jusqu'à ce qu'arrive Agnès, une enfant battue de huit ans, qui s'attache à elle et s'acharne à entrer dans son histoire.

Whisky et Paraboles est le journal d'Élie, une jeune trentenaire, qui tente de se pardonner tout ce qu'elle ne peut pas être. En triturant les mots, en bousculant les phrases, elle cherche à exorciser les vieux démons de l'immobilisme, du prêt-à-penser et de la parole toute faite.

Publié pour la première fois en 2005, ce premier roman a valu à Roxanne Bouchard le prix Robert-Cliche 2005, le Grand Prix de la relève littéraire Archambault 2007, le Prix relève des Grands Prix Desjardins de la culture de Lanaudière 2007 et l'honneur de faire partie des cinq finalistes du prix Anne-Hébert la même année.

NORMAND CANAC-MARQUIS

Le syndrome de Cézanne (théâtre)

Montréal, Les Herbes rouges, 2007, 120 p., 10,95 \$.



Le syndrome de Cézanne jette un éclairage cru sur la relation amoureuse et le couple actuel en dévoilant par à-coups la vie d'un homme dévasté par la solitude, hanté par le fantôme de la femme qu'il a mal aimée puis perdue brutalement dans un accident de la route. L'auteur déconstruit ici le drame réaliste en réalisant un violent collage de fragments de quotidien, d'éclats de voix et de réflexes compulsifs. Par la force de son exorcisme ou s'entrechoquent les questions existentielles et les pièces graisseuses d'une automobile démolie, *Le syndrome de Cézanne* impose sa musique sombre et grinçante.

L'Association québécoise des critiques de théâtre a remis au *Syndrome de Cézanne* le Prix du meilleur texte créé à la scène durant la saison 1986-1987.

MICHEL DORAIS

Ça arrive aussi aux garçons

Montréal, Typo, 2008, 320 p., 14,95 \$.

Cet essai est devenu une référence incontournable pour ceux et celles qui cherchent à comprendre les séquelles ressenties par les victimes masculines d'agressions sexuelles. Avec cet ouvrage, toujours novateur puisqu'il n'existe encore que très peu d'études traitant de ce sujet, Michel Dorais aborde les questions existentielles que se posent ces garçons et les phases critiques qu'ils traversent. Il révèle les stratégies qu'adoptent les victimes pour tenter de préserver leur intégrité et leur masculinité. Enfin, il propose des moyens d'aide et de prévention.



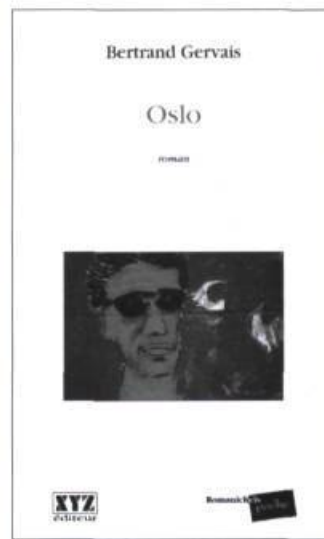
Michel Dorais décrit, entre autres, les différents types d'agresseurs, les différents types d'abus, leurs conséquences sur les victimes et comment celles-ci composent avec leurs traumatismes. Au début de chaque chapitre, pour bien mettre en évidence les explications et considérations qui suivent, l'auteur présente les récits des victimes.

Un livre majeur qui permet de démythifier la plupart des croyances qu'a la société à propos des garçons victimes d'agressions sexuelles.

BERTRAND GERVAIS

Oslo

Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels poche », 2008, 160 p., 14 \$.



Que fait-on quand on apprend que l'on sera amputé le lendemain? En fait, on peut faire n'importe quoi. William, lui, a décidé de traverser le parc La Fontaine — une longue randonnée dans son cas — pour faire la paix avec son fils...

« Un fils. Qu'est-ce qui pousse un homme à le devenir? » La question est posée dès l'ouverture du roman, et elle va constituer le nœud de ce très beau récit. Au départ, rien ne rapproche les personnages : un Américain qui a quitté Denver, au Colorado, pour venir à Montréal s'établir au Palais des nains, rue Rachel; William, l'homme aux pieds bleus, qui devra bientôt être amputé des deux jambes; Marianne, une punk. Or, le groupe sera emporté dans une quête — la traversée du parc La Fontaine pendant une longue nuit — qui les

concerne au plus haut chef, car tous ont un problème à régler, qui avec le Père, qui avec le Fils. Un roman donc qui hisse le fait divers au niveau de la mythologie...

CLAUDE LE BOUTHILLIER

Le borgo de L'Écumouse

Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels poche », 2008, 228 p., 14 \$.



Il faut être marin — et sans doute aussi Acadien — pour savoir ce qu'est un borgo. Autant vous le dire sans détour : le borgo est un coquillage qui sert de porte-voix, de corne de brume, pour communiquer avec les autres navires. Et effectivement, *Le borgo de L'Écumouse* — *L'Écumouse*, navire rapide qui surfe sur l'écume de la vague — lance un cri de détresse. Ce cri, c'est celui des marins qui vont périr en mer. C'est aussi celui qui laisse échapper Jaddus, le héros du roman. Abandonné, il n'a jamais cessé d'appeler Zoé, celle qu'il aime et qui lui a été ravie. Il rêve aussi de revoir leur fils Azade qui leur a été enlevé. Il faudra beaucoup de souffrances avant que le souhait de Jaddus se réalise car Zoé — qu'il vient de retrouver — sombre dans un délire religieux après avoir perdu sa

famille dans un naufrage. Ce pays orphelin, l'Acadie, nous interpelle à travers l'exil, l'errance, l'identité et certains tabous dont on parle sous la courtoisie. Dans cette quête de retrouvailles, Azade, après des pérégrinations aux États-Unis, au cimetière du Père-Lachaise à Paris, à Moncton et à Caraquet, découvre les indices lui permettant de retrouver ses parents. Claude Le Bouthillier n'avouera sûrement pas que, dans le fond de son âme, il a tenté de réécrire l'histoire d'Évangéline.

Et pourquoi pas?

SYLVIE MASSICOTTE

Voyages et autres déplacements

Québec, L'instant même, 2008, 120 p., 11 \$.



Les personnages que dépeint avec humour et finesse Sylvie Massicotte se déplacent dans un univers qui nous est familier : aéroports, hôtels, grandes villes du monde entier, marchés, jardins publics... pourtant, c'est d'abord et avant tout à un voyage intérieur que nous convie l'auteure. Amoureux blessés, voyageuses blasées, amis désabusés, travailleurs fatigués, ce sont eux que nous rencontrons au hasard des pages de *Voyages et autres déplacements*.

Certains choisissent de ne pas partir, comme ce père ému devant son enfant (« Case départ »), d'autres arrivent de façon inopinée (« Mon frère »). Alors que les voyages peuvent enrichir et inspirer, nous sommes plutôt ici en présence de cartes postales défraîchies, encore

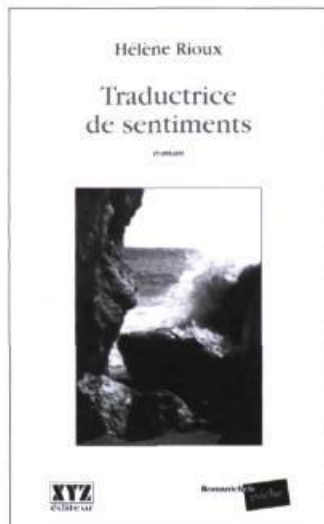
porteuses d'un rêve mais usées par une réalité parfois plus dure. Si les adultes partent pour s'évader, les enfants que nous fait découvrir Sylvie Massicotte font preuve d'une lucidité désarmante : une fillette voyage avec son père pour aller rejoindre son grand-père (« Petit pot de beurre »), une autre surgit, l'espace de quelques minutes, dans la vie d'une femme (« L'épinglette »).

La réédition en format livre de poche de ce recueil de nouvelles témoigne du talent rare qu'a Sylvie Massicotte de s'approcher des personnages, les effleurant de sa plume, avec une précision et une légèreté incomparables.

HÉLÈNE RIOUX

Traductrice de sentiments

Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels poche », 2008, 176 p., 15 \$.



Éléonore, traductrice de romans sentimentaux, ne trouve plus de plaisir à son métier. Toujours le même scénario, toujours les mêmes longs baisers au clair de lune... Elle décide de changer d'air et d'entreprendre, sur les côtes d'Espagne, la traduction de l'autobiographie de Leonard Ming, tueur en série, spécialiste du « mort en direct ».

Mal lui en prend, ce récit la bouleverse. Elle lit, incrédule, incapable de comprendre Ming qui affirme que la douleur, la souffrance, la mort sont inscrites dans l'humain autant que dans la nature. L'aigle n'est-il pas un tueur né? Il y trouve son plaisir à coup sûr. Pourquoi l'humain n'en ferait-il pas autant?

C'est sur un arrière-plan extrêmement trouble — à la limite de l'éthique et du philosophique — que se déroule ce roman absolument déroutant pour le lecteur qui ne sait plus très bien où loge Éléonore devenue en quelque sorte le zombi de Leonard Ming pendant que planent au-dessus d'elle le meurtre et le viol de trois jeunes filles espagnoles.

Un roman inquiétant, captivant, par moments suffocant. Un questionnement sur notre humaine condition où perce le seul *credo* possible : il faut croire coûte que coûte à l'amour et à la tendresse...

Avec la parution de *Traductrice de sentiments*, Hélène Rioux entre de plain-pied dans l'univers glauque du sadisme et de la perversité. Un roman troublant qui pose de graves questions.

Un très beau roman sur fond de mer.

HÉLÈNE RIOUX

Pense à mon rendez-vous

Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels poche », 2008, 120 p., 13 \$.

- *J'entends le son de ta voix. Je ne distingue cependant pas tes paroles.*

- *Je fixe un rendez-vous, tout simplement.*

- *Effroyable perspective.*

- *Mon but n'est pas de susciter l'effroi. Le moment venu, je peux prendre dans mes bras avec une infinie tendresse.*

[...]

- *Ce rendez-vous, ne pouvons-nous le refuser?*

- *Qu'on le refuse ou qu'on l'accepte ne change rien. J'aurai toujours le dernier mot.*

Voici une nouvelle édition d'un recueil de dix nouvelles paru en 1994 pour lequel Hélène Rioux a été en lice au Prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada.



Dix nouvelles... dix femmes. La première a 13 ans, la dernière, 88. Elles mènent toutes une vie tranquille. Geneviève est réceptionniste dans un bureau de consultants, Kate étudie au conservatoire, Renée est barmaid, Françoise, comédienne. Comme nous tous, elles ont des goûts divers. Soledad boit du vin, Françoise, du scotch. La plus jeune, Anne, aime la « musique pour danser », alors que Françoise écoute du blues et que Carmen adore l'opéra. À part Éléonore, elles sont seules; Anne s'ennuie même dangereusement. Leur point commun : la mort surgit dans leur quotidien.

Pas de drames sanglants, cependant, dans ces dix nouvelles, pas d'histoires insolites.

La violence est celle de tous les jours,

celle des paroles qui blessent et des morts accidentelles. Même le viol et la mort d'enfants sont évoqués sans fracas. La mort s'imisce en silence, presque sur le bout des pieds, dans ces vies qui sont celles de tout le monde. On la trouve dans les paroles d'un représentant en pré-arrangements funéraires, dans les pages d'un roman écrit par un ancien amant, dans une lettre d'adieu abandonnée sur la table du salon, dans le souvenir d'un amour de jeunesse... Quand elle prend la parole dans les dialogues qui précèdent les nouvelles, elle se présente comme un refuge, presque une amie. Pas du tout effrayante, sereine même, elle attend.

Le quotidien est un matériau qu'Hélène Rioux cisèle avec brio. Ses nouvelles sont troublantes de vérité, tout en finesse, écrites dans une prose lumineuse qui allège la mort de son poids de détresse. Elles nous parlent simplement de la mort ordinaire. Celle qui nous attend tous.